

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

La Logique, Ou Systeme De Reflexions

Qui peuvent contribuer à la netteté & à l'étendue de nos Connoissances

Crousaz, Jean-Pierre de

Lausanne, 1741

Chapitre premier. De la manière de poser l'état de la Question.

urn:nbn:de:gbv:45:1-9219



L A

LOGIQUE.


TROISIE' ME PARTIE.

Du Raisonnement.



CHAPITRE PREMIER.

*De la manière de poser l'état de la
Question.*

I.  UGER c'est comparer ^I Ce que le
deux idées & reconnoi-
tre que la seconde est
renfermée dans la pré-
mière. Or souvent il arrive que
l'on n'a pas une idée assez exacte
& assez pleine d'un objet composé,
pour s'assurer s'il renferme un cer-
tain attribut que l'on compare avec
lui ;



lui; & lors même que cet objet-là renferme effectivement cet attribut, si on n'en a qu'une idée imparfaite, il se peut que l'idée de l'attribut de question soit précisément celle qui y manque. Que faut-il faire dans un tel cas, pour passer du doute à la certitude, & pour venir à bout de dire; je vois que l'idée du sujet renferme l'idée de l'attribut ou l'exclusion de l'attribut? Il est visible qu'il faut rendre plus étendue l'idée du sujet, si l'on veut y voir ce que l'on n'y voioit point. Et puis qu'une idée ne peut devenir plus remplie que par l'adjonction de quelques autres idées, il s'ensuit que pour voir un attribut renfermé dans un sujet, dans lequel on ne le voioit pas d'abord, il faut amplifier l'idée de ce sujet, & joindre à ce que l'on en connoissoit déjà quelques autres idées qui y fassent entrer celle de cet attribut. Eclaircir ainsi le rapport de deux idées, par le moyen d'une troisième, qui insère la seconde dans la première, c'est ce que l'on appelle former un raisonnement.

Chacun connoit la Terre sous l'idée d'une masse vaste & solide qui
con-



contient les Plantes & les Animaux, &c. Mais chacun ne fait pas que sa figure soit ronde. Pour en convaincre un homme qui en douteroit, il faudroit, que j'amplifiassé l'idée qu'il a déjà de la Terre, au point d'appercevoir la rondeur entre ses attributs. Dans ce dessein, je lui ferois comprendre que l'ombre d'un Corps rond & plus petit que le Luminare, forme toujours un Cone parfait, & par le moyen de cette instruction, la propriété de former toujours un Cone ombrageux régulier, se trouveroit enfermée, chez lui, dans l'idée qu'il auroit d'un Corps rond. Je prouverois ensuite par l'expérience des Eclipses de Lune, que l'ombre de la Terre a toujours cette figure. Voilà donc l'ombre conique renfermée dans l'idée de l'ombre de la Terre. Dans cette idée de la Terre devenue plus ample par cette remarque, on reconnoit la propriété des Corps ronds, & l'on est ainsi amené à une idée de la Terre qui renferme celle de la rondeur.

2.

II. Quand l'idée du sujet & de l'attribut se trouvent telles que l'on voit

Quand on veut raisonner

O 5



juste il
faut com-
mencer
par éta-
blir l'état
de la
question.

voit incontinent l'une renfermée dans l'autre, il n'y a que faire de raisonner, mais lors que les idées du sujet & de l'attribut sont trop imparfaites pour décider *affirmativement* ou *négativement*, sur le rapport qu'elles ont entr'elles, afin de les éclaircir & de pousser ses lumières, au point de voir une question douteuse changée en une conclusion certaine, tout ce que l'on doit faire peut se rapporter à trois chefs que nous traiterons par ordre. Le premier consiste à bien *établir l'état* de la question. Le second à *découvrir* quelque *Idee* qui l'éclaircisse, & le troisième à faire une juste *application* de cette idée. C'est-à-dire qu'à moins de décider à tâtons, & au hazard de parler en perroquet, il faut d'abord savoir de quoi il s'agit, il faut avoir une idée du sujet pour savoir sur quoi roule la question; il faut avoir une idée de l'attribut, pour savoir quelle est cette propriété, que l'on est en doute s'il faut accorder ou refuser au sujet. Et pour le dire en moins de paroles, puisqu'il s'agit de comparer non pas deux mots,

mots, mais deux idées, il faut avoir ces deux idées.

III. En faisant attention sur ces deux Idées, on examinera si elles sont simples ou composées. Lorsque qu'elles se trouveront composées, comme il arrive ordinairement, on les resoudra en leurs simples, & par là d'une question on pourra en faire plusieurs, qu'il faudra discuter chacune à part.

IV. On demande, si la recreation est nécessaire à l'homme? L'homme est composé de Corps & d'Ame: qui dit recreation, dit repos & plaisir; de sorte que voilà déjà quatre questions. 1. Si le repos est nécessaire au Corps, 2. s'il est nécessaire à l'Ame, 3. si le plaisir est nécessaire au Corps, 4. si le plaisir est nécessaire à l'Ame. Outre cela il y a nécessité absolue, il y a nécessité relative, & par là l'on demandera si le plaisir est nécessaire au Corps & à l'Ame, pour subsister vivans & unis; s'il est nécessaire pour vivre plus long tems; s'il est nécessaire pour agir ensuite avec plus de facilité & de succès, pour donner au Corps de la force; à l'esprit, de

O 6 la

la pénétration & de la justesse ; à l'un & à l'autre de l'agrément.

L'amour est-elle indépendante des Loix de la justice ? Cette question peut rouler sur le droit, ou sur le fait. On peut encore demander si l'amour dans sa première naissance prévient notre choix & notre délibération, & si on peut, suivant qu'on le trouve à propos, arrêter ses premiers mouvemens, ou les laisser fortifier.

Quand un Auteur, pour exclure l'Eloquence de la Chaire, dit que les *Vices paroissent moins haïssables, quand on en fait des peintures délicates*, & qu'on les représente sous des traits adoucis: je lui demande si des descriptions aussi grossières & aussi dégoutantes, que les vices même le sont, n'obligeroient pas ses Auditeurs à fuir le Prédicateur le premier, & si on ne s'éloigneroit pas de ses Sermons pour le moins autant que du vice. Je demande ensuite qu'on définisse l'Eloquence, & si une délicatesse & une douceur de traits, qui déguise ce qui est odieux, jusqu'à le rendre aimable ou suppor-

ta-



table est conforme ou contraire à l'Eloquence ?

On demande *si le plaisir est un bien ?*
si le plaisir rend solidement heureux ?
 Définissez les termes, & sur ces termes exactement définis établissez l'état de la question, elle se trouvera décidée & ne sera plus une controverse.

On demande si une chose peut être; on demande si elle est, & quand on ne se rend pas attentif à l'état de la question, on prétend en avoir prouvé l'une de ces parties quand on n'a fait qu'établir l'autre.

Il se peut que l'Intérêt & l'Ambition engagent les hommes à des dehors de Vertu. En voilà assez pour donner lieu à des gens, qui aimeroient à faire passer la pure Vertu pour une chimère, pour conclurre qu'il n'y en a point de telle, & qu'on donne ce nom à l'ambition, ou à l'intérêt qui se déguise.

Quand l'état d'une question n'est pas bien déterminé, ce qui arrive presque toujours dans les matières qu'on n'entend pas nettement, tantôt on convient sans être d'accord, parce qu'on se sert des mêmes mots,
 quoi

quoi qu'on pense différemment : & tantôt on se querelle, sans penser différemment, parce qu'on n'a pas le même respect pour les mêmes expressions.

Quand on dispute sur la nature & l'existence de la Liberté, si on établissoit plus distinctement qu'on ne fait l'état de la question, peut-être seroit-elle une des plus faciles à décider : Mais sans compter les ténèbres que les disputes échauffées des Théologiens, & l'esprit de parti, ont répandu sur cette importante matière, le mot de liberté est fort équivoque. Il y en a qui par un homme libre se figurent un homme en état de se déterminer de quelque côté que ce soit, avec une égale facilité, & ne trouvant point que l'expérience s'accorde avec cette définition, ils en concluent que la Liberté est une chimère. Il y en a pour qui le mot de Liberté est le nom d'une certaine, & je ne sai quelle faculté, qui préside comme une Reine sur toutes les autres, à qui les Sens, l'Imagination, l'Entendement présentent leurs idées & leurs prétensions, & qui tantôt daigne les examiner

miner, tantôt se plait à user simplement de son suprême pouvoir, ne se détermine que par pure fantaisie & choisit en aveugle. On est fondé à rejeter une supposition de cette nature ; on a eu tort de distribuer l'Âme en diverses facultés, comme on divise le corps humain en différens membres. Une Âme libre est un Être pensant, chez qui il naît des idées & des sensations, ou duquel les idées & les sensations sont de différens états ; De ces idées & de ces sensations naissent des desirs, des penchans que cet Être pensant suit, modère, suspend, suivant qu'il le trouve à propos. Quand on se détermine après avoir compris qu'on fait bien, on est sage ; lors qu'on suspend son action, parce qu'on ne voit pas assez clairement, si elle sera raisonnable & dans l'ordre, & qu'on attend pour se résoudre, qu'on ait acquis des lumières plus sûres, on est sage encore. Il y en a à qui il est aisé de se conduire ainsi, il y en a qui ont besoin de plus grands efforts, & qui ne peuvent se refuser à de certains penchans, sans que cette résistance soit accompagné de sentimens pé-

pénibles, & peut-être y en a-t-il qui, à force de s'abandonner à de certaines inclinations, perdent la puissance de leur résister.

Dès qu'un homme est au dessus du commun par ses lumières, on prétend qu'il doit être d'une sagesse Angelique, & les moindres écarts suffisent pour le faire soupçonner d'irreligion. Examinons un peu ce raisonnement. Il s'agit de savoir ce qu'on doit penser sur la probité d'un homme. Demande-t-on si elle est parfaite? & en cas qu'elle ne le soit pas, demande-t-on, si, quand il lui est arrivé de faire quelque faute, il a agi contre des lumières qui l'éclaireroient actuellement & qui le sollicitoient à faire tout le contraire, ou si quelque impression subite a fait disparaître ses idées pour quelque tems? Si quelque raisonnement trompeur l'a séduit, ou s'il a compris tout le mal qu'il faisoit, & n'a regardé son devoir qu'avec mépris? En un mot s'il a foulé aux piés la Vertu, ou s'il l'a méconnue, & simplement cessé de lui donner son attention?

Il y a des questions qui ne paroissent



font merveilleuses, & difficiles à résoudre, que parce qu'on ne les propose pas assez distinctement. Des gens qui aimoient le faux merveilleux ont proposé cette question de Dioptrique, *D'où vient que deux verres convexes font voir l'objet renversé, qu'un troisième le redresse, & qu'un quatrième pourtant ne le renverse pas?* La question ainsi proposée fait chercher la raison d'un certain effet dans l'imparité des nombres, après quoi l'on s'étonne qu'un nombre pair fasse l'effet d'un nombre impair. Mais la puérilité de cette question faute aux yeux d'une personne qui entend ces matières, & il les faut entendre pour poser l'état de cette Question. Quand deux lentilles ne font l'effet que d'une, l'Objet paroît toujours renversé quand même on se sert de trois: Par cette raison quatre lentilles ne devront quelquefois être comptées que pour trois, & en feront simplement l'effet.

On a demandé, & on a même disputé, si, à l'imitation des Anciens Poètes Grecs & Latins, il conviendroit, à un Poète Chrétien, de chercher à répandre sur ses vers du merveilleil-

veilleux, en y faisant entrer les Divinités Payennes? Elles y peuvent entrer en différens sens. Un Payen, introduit sur la scene, parle conformément à son personnage, en s'exprimant sur ces Dieux comme un Payen pensoit. L'auditeur Chrétien plaint alors un Aveuglement qui n'est rien moins que contagieux pour lui. Si l'on personnifie les Bois, les Rivières, les Fontaines, les Cieux, les Elemens, on fait encore ce que cela veut dire, & c'est tout comme, quand on s'entretient avec les Echos. Tels discours aussi pourroit-on adresser à ces Divinités, qui rendroient le Poète encore plus ridicule que prophane. Il pouroit aussi arriver, qu'on fit de la vengeance, de l'avarice, de l'orgueil & des voluptés, des peintures d'autant plus séduisantes, qu'une fiction les insinueroit comme des effets d'une force supérieure. Personifier ce qui n'est pas une personne, n'est point une fiction condamnable en elle-même, elle ne le devient que par les choses qu'on lui fait dire, propres, en elles mêmes, à produire de mauvais effets, animées, souînues par les charmes des Vers, par l'art de la Poë-

Poësie, & les surprises qu'elle cause.

On demande si un homme a mérité l'éloge de grand? Pour décider cette question, on voit d'abord qu'il est nécessaire de convenir de la signification de ce mot; Il est métaphorique & relatif. Dans le sens littéral, c'est un nom de *quantité* qui désigne du plus par rapport au moins. On applique ce nom, dans le sens moral à ceux qui ont plus de qualités estimables que les autres, qui leur sont supérieurs, ou qui les surpassent en mérite, mais cette explication est encore trop vague pour la décision qu'on cherche.

Il faudra donc demander à celui, avec qui on entre en conférence sur ce point, quelles qualités lui paroissent propres à attirer à un homme cet éloge, & quel en doit être le degré? il faudra qu'il les nomme, & qu'il les définisse l'une après l'autre; il faudra qu'il détermine le nombre de ces qualités, & dans quel degré il faut les posséder, pour être compté à cet égard, au dessus des autres; & enfin jusques où il faut pousser le mérite. Quand il se sera énoncé distinctement, sur l'assemblage des
qua-

qualités qui font mériter d'être distingué, par titre de Grand, il n'y aura plus qu'à voir, si celui qu'on prétend être digne d'un tel éloge a effectivement ces qualités, & s'il les a, il faudra tomber d'accord qu'il mérite le nom de Grand, dans le sens que ceux qui le lui donnent ont attaché à ce terme.

Mais si on va plus loin, & si on leur reproche d'être trop faciles à accorder un titre si beau & si distingué, & si l'on prétend qu'à ce mot doivent répondre un plus grand nombre de qualités estimables, & dans un plus grand degré de perfection, ce sera une question de mots plus embarrassante à décider; car il sera nécessaire de s'assurer du sens qu'attachent à ce terme, ou le plus grand nombre des hommes, ou ceux qui sont reconnus pour penser & pour s'exprimer le plus juste: Question qui ne manquera pas de donner lieu à de nouvelles contestations; car entre ceux qu'on met au nombre des plus habiles, les uns sont plus faciles & les autres plus sévères, on peut être habile homme sans être infallible.

Cn



On a un grand exemple des embarras où jette un état de Question mal posé & mal déterminé, dans ce qu'on a eu dit, & dans ce qu'on dit encore sur ces Questions, *si les biens & les maux sont tellement partagés que, tout également compté & rabatu, on soit également heureux dans chaque condition? ou si l'on éprouve dans la Vie plus de biens que de maux & réciproquement?* On raisonne là-dessus à perte de vuë, & les uns par humeur & par prévention, d'autres par esprit de chicane, d'autres parce qu'ils aiment à parler, prennent tantôt un parti, & tantôt un autre.

Il y a des *Biens & des Maux extérieurs*, c'est-à-dire, on donne ce nom là à des objets propres, par leur nature, à nous faire de la peine ou à nous procurer de la satisfaction; or de savoir si la dose de ces biens & de ces maux, est tellement proportionnée que, tout compté & rabatu, le partage en soit égal, par rapport à chaque homme, en telle sorte que celui à qui le cours de sa vie offre des plaisirs moins grands, ou moins fréquens, ait aussi proportionnellement
moins

moins de chagrin à effuyer ? C'est une Question qu'on ne sauroit décider. Qui est-ce qui au bout d'une année pourroit donner un Registre exact de ce qu'il y a éprouvé de biens & de maux ? & c'est suivant l'humeur dont on se trouve quand on fait la revue du temps passé, qu'on en est content ou mal content.

De plus, ce qui nous occupe actuellement, le reste étant égal, nous paroît toujours d'un beaucoup plus grand poids que ce qui ne subsiste que dans notre mémoire. Il y a aussi une très-grande différence dans les temperamens, & l'éducation peut donner de nouveaux degrés à ces différences ; L'un sent beaucoup plus vivement les sujets de joye que l'autre, & il s'en trouve au contraire qui sont tout autrement sensibles à ce qui chagrine, qu'à ce qui contente.

Quand on demandera s'il y a des conditions & des genres de vie, des situations en un mot, où il soit plus aisé de savoir se contenter que dans d'autres, une médiocre attention suffira pour faire prendre le parti de la vérité, en se déterminant pour l'affirmative.

On



On peut aussi demander s'il n'y a pas de certains genres de vie, & de certaines situations, où l'on seroit beaucoup plus heureux qu'on ne l'est dans d'autres, si on le vouloit, & si on prenoit soin d'en tirer le parti que l'on peut. Voilà encore une question qu'on pourra éclaircir, si après en avoir bien posé l'état, on ne s'en écarte pas. Après cela, il sera naturel de demander, si très-souvent les hommes ne s'attirent pas des maux, qu'ils pourroient éviter, s'ils ne se laissent pas accabler par ceux qu'ils pourroient soutenir, & s'il ne seroit pas en leur pouvoir de se procurer bien des satisfactions qu'ils négligent, par inaction, par légéreté, par foiblesse, par les passions auxquelles ils se soumettent, & qui les empêchent d'écouter la raison ?

Quand on demande si les Idées du bien & du mal moral, si ce qui paroît de beau dans la Vertu, & de honteux dans le Vice, ne tirent pas des vérités de la religion, & de la connoissance d'un Être supérieur, qui aprouve la vertu, qui la recommande aux hommes & la veut

re-

recompenser, à qui le Vice déplaît, & qui le punira, quand, dis-je, on demande si l'idée du mal moral, & de certains sentimens qui sollicitent à la vertu, & qui détournent du Vice, ne tirent pas des vérités de la religion une nouvelle force, & une efficace, sans laquelle ces sentimens naturels se trouveroient souvent de beaucoup trop foibles, on ne prétend pas que les idées de la Vertu & du Vice, ne soient, par elles-mêmes, aussi différentes l'une de l'autre, que le Triangle, par exemple, l'est du Cercle; l'égal de l'inégal: mais on demande, si dans une infinité d'occasions, de la manière dont les hommes sont faits, ils ne préféreroient pas sans scrupule les plaisirs sensibles, & des intérêts temporels, à la satisfaction intérieure de se régler sur les idées de leur entendement, lors qu'ils n'auroient point de maître au dessus d'eux, & qu'ils se regarderoient comme les arbitres de leur destinée.

3. V. Faute d'établir avec exactitude l'état de la question, l'on dispute la négligence de cette règle. ridiculement; on ne s'entend point l'un l'autre, & quelquefois on ne s'en-

s'entend pas soi-même; on prononce les mêmes mots, mais on n'a point les mêmes idées (3); l'un nie, l'autre affirme, parce que celui-ci prend une question composée, dans un sens, & celui-là dans un autre, de sorte que celui qui affirme a raison, & celui qui nie ne pense pas moins juste; chacun apporte de bonnes raisons pour appuyer son sentiment, mais elles n'ont aucune force pour renverser celui de l'autre.

Il ne suffit pas d'avoir bien établi l'état de la Question, il ne faut pas l'oublier & alleguer des preuves qui le supposent tout autre qu'il n'est; C'est une faute où les Prédicateurs tombent quelquefois dans leurs applications; Ils demandent au delà de ce qu'ils ont prouvé qu'on devoit faire, & leurs exhortations portent à faux, parce qu'elles n'ont pas d'au-

Tom V.

P

tre

(3) *Id faciam, quod in principio fieri in omnibus disputationibus oportere censeo, ut quid illud sit, de quo disputetur, explanetur ne vagari & errare cogatur oratio, si ii, qui inter se desenserint, non idem esse illud, de quo agitur, intelligent.* Cic. de Orat. Lib. I.

Illud observandum ne duo quæ separatim tractanda sunt misceamus. Sen.

tre fondement que leur autorité & que la chaleur de leurs discours.

Ceux qui aiment à disputer oublient encore à tout moment l'état de la Question, contre lequel ils n'auroient rien à opposer; Ils s'échauffent à prouver ce qu'on ne leur conteste pas, & à combattre ce qu'on leur abandonne & qu'on n'a garde de soutenir; Cette démangeaison de contredire par tout où on se trouve tient extrêmement de la Pédanterie qui regne dans les Ecoles (4).

Quand on n'établit pas avec beaucoup d'exactitude l'état de la Question, on le perd bien-tôt de vûe, & pour le prouver on allégué des rai-

(4) *Tria genera sunt vite, inter qua quod sit optimum, quæri solet: unum voluptati vacat, alterum contemplationi, tertium actioni. Primum, DEPOSITA CONTENTIONE DEPOSITOQUE ODIO QUOD IMPLACABILE DIVERSA SEQUENTIBUS INDIXIMUS, videamus an hæc omnia ad idem, sub alio titulo perveniant. Nec ille, qui voluptatem probat, sine contemplatione est, nec ille qui contemplationi inservit, sine voluptate est; nec ille cujus vita actioni destinata est, sine contemplatione est. Plurimum, inquis, discriminis est, utrum aliqua res propositum, an propositi alterius accessio sit. Sanè grande discrimen: tamen alt. rum sine*

raisons qui ne le regardent point. C'est ce qui arrive ordinairement dans les Questions qui roulent sur les comparaisons; on oublie que c'est le plus ou le moins qu'il faut prouver, & on allégué des argumens qui ne peuvent servir qu'au cas qu'on regarde la Question comme posée dans un sens simple & absolu.

Il s'agit de savoir s'il vaut mieux aider la Nature par quelques remèdes, que de la laisser faire, sans lui prêter aucun secours. Ceux qui n'aiment pas la Médecine alléguent là-dessus des expériences de gens, qui sont morts malgré toutes leurs précautions, pendant que d'autres se

P 2 font

altero non est. Nec ille sine actione contemplatur, nec hic sine contemplatione agit. Nec ille tertius, de quo malè existimare consuevimus, voluptatem inertem probat, sed eam, quam ratione efficit firman sibi. Ita & hac ipsa voluptaria secta in actu est. Quidam in actu sit, cum ipse dicat Epicurus, aliquando se recessurum à voluptate, dolorem etiam appetiturum, si aut voluptati imminet penitentia; aut dolor minor pro graviore sumetur: Quo pertinet hoc dicere? ut appareat, contemplationem placere omnibus. Alii petunt illam; nobis hac stasio est, non portus. Sen. de Otio Sap. cap. 32.

font guéris en se négligeant. Cela seroit bon à dire si l'on soutenoit que sans les remèdes, il n'y eut jamais de retour de la maladie à la santé, & que tous les Médecins sont infailibles.

Les Incrédules attaquent la Religion en général par des objections qui ne regardent que les sentimens de quelque Secte particulière, ou l'abus que des gens font de la Religion, pour la faire servir à leurs intérêts. Il n'y a qu'à définir ce qu'il faut entendre par *Religion*, & les objections, par lesquelles ils la combattent, ne tomberont plus sur elle.

Sied-il pas bien (dit Montagne Liv. I. Ch. XXXIX.) *à deux Consuls Romains, souverains Magistrats de la chose publique emperiere du Monde, d'employer leur loisir, à ordonner & fagotter gentiment une belle missive, pour en tirer la réputation, de bien entendre le Langage de leur nourrice? Que feroit pis un simple Maistre d'escole qui en gagnast sa vie.? Mais avant que de les condamner, il faut discuter s'ils faisoient de ces Lettres leur capital; s'ils ne s'y propoisoient d'autre but que d'y faire parade de leur*
élo.

éloquence & de la pureté de leur diction ; s'il sied mal à de grands hommes, de donner aux autres, en chemin faisant, & sans se détourner de leurs occupations plus importantes, des modèles de politesse dans leurs Lettres mêmes familières.

Lors que le même Montagne (Liv. III. Ch. XII.) dit, *Ailleurs ce que nous avons acheté, nous l'emportons au logis, en quelque vaisseau, & là nous avons loisir d'en examiner la valeur : combien, & à quelle heure nous en prendrons. Mais les Sciences nous ne les pouvons d'arrivée mettre en autre vaisseau qu'en nostre ame : nous les avallons en les achetant, & sortons du marché ou infects desja, ou amandés* Et c'est richement accomplir le vœu de pauvreté, d'y joindre encore celle de l'esprit. Il ne nous faut guère de doctrine, pour vivre à nostre aise. Et Socrates nous apprend qu'elle est en nous, & la manière de l'y trouver, & de s'en aider. Toute cette nostre suffisance, qui est au delà de la naturelle, est à peu près vaine & superflue : C'est beaucoup si elle ne nous charge & trouble plus qu'elle ne nous sert.

PAUCIS OPUS EST LITERIS AD



MENTEM BONAM. Tous ces paradoxes s'évanouiront, & tout ce qu'on vient de lire ne se trouvera qu'un verbiage dès qu'on aura nettement établi l'état des questions. Ne s'expose-t-on pas aux dangers de l'erreux & du vice quand on adopte les leçons du premier qui parle? Court-on quelque risque quand on écoute ce que les autres proposent, pourvû que ce soit dans le dessein de l'examiner avec toute l'attention, & toute la circonspection que la crainte de se laisser tromper demande? De même, pour décider si la nature suffit ou si l'on doit y joindre quelque étude, il faut savoir si l'on parle de la nature toute brute, ou de la nature cultivée: s'il s'agit de ce qui suffit pour les Sens, pour la vie animale & pour le train ordinaire du monde, ou de ce qui suffit pour la vie raisonnable & pour la perfection de nos facultés & de nôtre vertu.

Lors qu'on demande si l'Art ou la nature fait les Orateurs, il faut voir si l'on parle de la nature toute seule ou de l'Art tout seul? si l'un des deux est tout-à-fait inutile?
En

En quoi chacun y contribué ? Si enfin par le mot d'Art on entend l'exercice, les réflexions, les règles, les maîtres, & de plus quel exercice, quelle règle, quel maître ?

Le Dialogue d'Antoine & de Crasus (dans le premier Livre de l'Orateur de Cicéron) nous offre un exemple de ces disputes qu'on a accoutumé d'agiter dans les Conversations, où faute d'avoir précisément établi l'état de la question, on se fatigue sans rien avancer : il s'agissoit des utilités qu'un Orateur peut tirer de la Philosophie : on ne sauroit disconvenir qu'un homme, qui connoît à fond le cœur humain, ne l'agite & ne le tourne avec plus de succès que s'il le connoissoit moins : *Mais pensez-vous, dit Antoine, qu'un Orateur qui a intérêt d'enflammer la colère de ses Auditeurs se trouve embarrassé parce qu'il ne sait pas définir au juste ce que c'est que la colère, si c'est une ferveur, une cupidité, une fantaisie ? Est-il nécessaire pour se trouver en état d'exciter cette passion d'avoir profondément médité sur toutes les contestations, que les Stoïciens ont sur cette matière avec les autres Philoso-*



phes (5)? Autre est de connoître les passions, autre d'avoir étudié toutes les vétilles que la subtilité de l'esprit humain a débité sur ce sujet.

Quand il s'agit de décider si un homme qui s'attache à plaire à Dieu, se donne plus de fatigue qu'un Courtisan, continuellement attentif à s'affûter des bonnes grâces de son Prince, il ne suffit point d'alleguer la force des tentations, la foiblesse de la chair &c. On ne nie pas qu'il ne faille des efforts pour s'avancer & quelquefois pour se soutenir dans la Vertu, on demande qu'on les compare avec les inquiétudes & les mortifications d'un Courtisan.

Un

(5) *Quis enim unquam Orator magnus & gravis, cum iratum adversario Judicem facere vellet, hesitavit ob eam causam, quod nesciret, quid esset iracundia, fervore mentis, an cupiditas puniendi doloris? Quis, cum ceteros animorum motus, aut Judicibus aut Populo dicendo miscere atque agitare vellet, ea dixit, quæ à Philosophis dici solent? qui partim omnino motus negat in animis ullos esse debere, quique eos in Judicium mentibus concitent, scelus eos nefarium facere, partim qui tolerabiliores volunt esse, & ad veritatem vitæ propius accedere, per mediocres ac potius leves motus debere esse dicunt. Cic. de Orat. Lib. I.*



Un Auteur a composé un Livre entier de *Infelicitate Litteratorum*, du triste sort des hommes de Lettres. A la lecture de ce titre, on s'attend à les voir plus infortunés que le reste des hommes; mais en lisant l'ouvrage, on voit qu'il ne leur arrive rien que ce qui arrive à tous les autres, aux Marchands, aux Soldats, aux Laboureurs.

VI. En établissant l'état de la question il est important de définir nettement les termes qui la composent, & de les comparer entr'eux, en mettant la définition à la place du défini. Par cette précaution on évitera les questions vuides de sens & composées de mots, qui, comparés entr'eux ne signifient rien. Il y a souvent des termes qui paroissent dire beaucoup, mais qui épluchés avec soin se reduisent à très-peu de chose. Les questions sont alors vaines, pueriles, inutiles; on se bat pour des mots, & l'un impute à l'autre tout ce qu'il lui plait, parce qu'il refuse de se servir du même Langage. L'illustre Mr. Werensfels a écrit sur les disputes de cette nature avec autant de délicatesse que de

12.
Seconde
règles.



solidité. Je ne transcrirai pas ici les exemples dont il s'est servi, & peut-être que les raisons, pour lesquelles il n'a pas trouvé à propos d'en augmenter le nombre, sont les mêmes qui m'empêchent d'en alleguer d'autres. Ceux qui étudient les Controverses avec un esprit de discernement, & qui réfléchiront sur ce qui se dit tous les jours dans les Assemblées graves, & dans les conversations ordinaires, rencontreront à tout moment & des disputes de mots & des questions mal établies.

Un homme pieux, mais ébloui par sa bonne intention, & son zèle pour les Livres sacrés, tâche d'inspirer aux hommes du mépris pour les autres lectures & pour les autres Sciences; *C'est la Loi de Dieu, dit-il, que nous sommes appelés à méditer continuellement.* Définissez ce que c'est que méditer, & vous verrez que les Sciences qui forment l'esprit à la méditation mettent en état de remplir ce devoir avec plus d'étendue & plus de succès. *La religion, dit-il, a des Prophéties à développer, des Cérémonies à expliquer:* Définissez ces deux termes, & vous ver-

verrez qu'il suppose la connoissance des Langues & de l'histoire.

En définissant les termes, une question mal posée s'évanouit & se réduit à rien. *La religion nous propose un Dieu incompréhensible à méditer*: Et que méditer quand on ne fait ce qu'on médite?

Je le repète donc: il faut distribuer un sujet composé en ses parties, pour faire d'une question composée, plusieurs questions, que l'on examinera chacune à part: & pour bien établir cet état de question si nécessaire, il faut de plus se rendre attentif sous quelle face, sous quelle vûe, sous quels égards on compare l'attribut de la question avec son sujet; s'il s'agit d'une liaison simplement possible, ou d'une liaison déjà établie & formée; si elle est nécessaire ou contingente; si on la doit concevoir fréquente ou rare &c.

VII. Ce que l'on appelloit dans l'École *Ignoratio Elenchi, fallacia plurimarum interrogationum, fallacia à dicto secundum quid ad dictum simpliciter, & sophisma accidentis*, toutes ces trompeuses manières de raison-

13.

14.

Sophismes qui naissent de la question mal établie.

P 6

ner



ner n'avoient lieu que pour ne s'être pas donné le soin d'établir l'état de la question.

N'est-ce pas l'ordre de Dieu, que toute créature intelligente ait un désir invincible d'être heureuse, & qu'elle ne puisse aimer aucun objet que par la force de cette inclination nécessaire, qu'il a lui-même imprimée dans sa nature.

Voilà (répond M. Saurin, Traité de l'amour de Dieu III. Part. Ch. XI.) Ce que nos Logiciens appellent *Fallacia plurium interrogationum*. N'est ce pas l'ordre de Dieu que toute créature intelligente ait un désir invincible d'être heureuse? Oui sans doute. Et qu'elle ne puisse aimer aucun objet, que par la force de cette inclination nécessaire, qu'il a lui-même imprimée dans sa nature? Non. Il y a un autre principe d'amour; c'est le mérite & la perfection de l'objet, considéré indépendamment de notre intérêt particulier.

Quand les Stoïciens disoient; Une même chose ne sauroit être tantôt bonne tantôt mauvaise (6). Donc la vertu
seule

(6) *Surdum te amantissimis tui prestat. Bono animo malè precantur: & si vis ess*

seule est un bien, c'étoit un Sophisme qui conduoit de ce qui est vrai absolument, à ce qui ne l'est que relativement aux circonstances. Une même action ne sauroit être tantôt bonne, tantôt mauvaise en elle-même, absolument & nécessairement ; j'en tombe d'accord ; mais une action pourra mériter ces différens noms, suivant la diversité des circonstances, puisque dans de certaines conjonctures une action est louable, qui devient condamnable dans des circonstances opposées.

Ceux à qui l'esprit embrouillé, opiniâtre, ou chicaneur des jeunes gens qui sortent des Academies, fournit un argument pour mépriser les Scien-

felix, Deos ora, ne quid tibi ex his que optantur eveniat. Non sunt ista bona, que in te isti volunt congeri: unum bonum est, quod beatæ vitæ causa & firmamentum est, sibi fidere. Hoc autem contingere non potest, nisi contemptus est labor, & in eorum numero habitus, que neque bona sunt, neque mala. Fieri enim non potest, ut UNARES MODO MALA SIT, MODO BONA: MODO LEVIS ET PREFERENDA, MODO EXPAVESCENDA. Labor bonum non est; quid ergo est bonum? laboris contemptio. Sen. Ep. XXXI.



Sciences, tombent dans un Sophisme qu'on appelle *Sophisme d'accident*. Une mauvaise manière d'étudier fait du mal, donc de bons Disciples ne profiteront pas en étudiant sous de bons Maîtres (7). Quand les Juifs se scandalisoient de voir J. C. manger avec des Péagers, ils confondoient une circonstance, extérieure & accidentelle, avec un caractère essentiel.

Socrate refoud admirablement bien un Sophisme de cette nature. (L. VI. des Loix) „ Qu'on dise tout „ ce qu'on voudra de la Philosophie, „ on ne viendra point à bout de „ rendre méprisable un genre d'ap- „ plication, qui n'est à la portée que „ des Esprits curieux, aisés, péné- „ trans, & qui demande une hu- „ meur douce, une droiture exacte, „ un courage ferme, & des senti- „ mens d'une grande élévation, plein „ d'un amour ardent pour la véri- „ té,

(7) *Vitiosum est, Artem, aut Scientiam, aut Studium quodpiam vituperare propter eorum vitia, qui in eo studio sunt, veluti qui Rhetoricam vituperant propter alicujus Oratoris vituperandam viam, ad Her. Lib. II.*

„té, plein de mépris pour les cho-
 „ses passagères, attentif à la Divi-
 „nité pour en recevoir la parfaite
 „sagesse. Abandonnera-t-il ses mœurs
 „simples, douces & pures, pour se
 „laisser aller au mensonge, à l'or-
 „gueil, à la brutalité.

Mais à cela on oppose les exem-
 ples de ceux qui, après avoir vieil-
 li dans les Ecôles, sont pour le
 moins des hommes très bisarres.

A cette objection, Socrate répond
 que les vrais Philosophes sont rares.
 Les heureux naturels ne sont pas les
 plus communs, & le commerce du
 monde gâte ces heureux naturels ;
 on leur applaudit, leur cœur s'enfle ;
 on les invite au plaisir, ils y don-
 nent. D'un sage & d'un modeste,
 on en fait, peu à peu, un volup-
 tueux & un brutal. Qu'on n'en ac-
 cuse pas la Philosophie, mais l'aban-
 don de la Philosophie. Ce n'est pas
 les vrais Philosophes qui la décrédi-
 tent, ce sont les Sophistes, dont
 toute l'occupation est de réduire en
 systèmes les opinions incertaines, que
 d'autres ont témérairement hazar-
 dées.

Leur bouche ne prononce que les
 élo-

éloges de la sagesse; mais leur cœur en est fort éloigné: l'argent, si on les en veut croire est la peste des Sciences: c'est pourtant là leur grand but; toute leur habileté va à s'emparer de ceux, qui sont en possession de ce à quoi ils tendent, & en état de satisfaire leur avarice, & leur vanité hypocrite; ils ne pensent qu'à leur plaisir: au lieu donc d'être humblement & sincèrement disciples de la vérité, ils se rendent esclaves, & fiers zélateurs de la mode, & ils déploient toutes les ruses de leur Dialectique, pour appuyer l'erreur & la superstition aux dépens de la saine morale, & quand ils se défont de leurs raisons, ils y suppléent par la Cabale.

Mais pour les vrais Philosophes ils ne cherchent point l'éclat, prêts à rendre des services réels, & très capables de s'en acquiter, ils n'ignoroient pas que l'empressement est nuisible à ce but. C'est aux marchans qui entreprennent des voyages de long-cours, de se pourvoir de bons pilotes, & non pas aux habiles pilotes de s'agiter, pour trouver des maîtres qui se croient en droit
de

de leurs commander, parce qu'ils les payent. „ Le sage n'a garde de „ se morfondre dans les Antichambres du riche, pour en obtenir la „ triste faveur de le mener par la „ main, comme un aveugle, du côté de la sagesse. Qu'on soit pauvre ou qu'on soit opulent, dès qu'on est malade on envoie faire un compliment, des plus polis, au Médecin. Les supplications ne conviennent pas aux personnes, en état de conduire les autres.

„ Ceux qui en ont le plus besoin, „ sont précisément ceux qui sont le „ moins disposés à les écouter: un „ sage a beau user de prudence & „ se taire, sa conduite parle, & „ son exemple invite à le faire imiter: „ on hait une conduite, par laquelle „ on se sent condamné en secret, „ & on est choqué d'une invitation „ onéreuse. Ainsi le sort de l'un, „ est instruction pour les autres, & „ les avertit de se tenir loin; car, „ pour surcroit de desagrément, la „ multitude ignorante ne manque pas „ de condamner ceux que les objets „ de son admiration & de sa déférence, trouvent leur compte à dé- „ fa-

„s'approuver. La Philosophie est donc
 „bonne, & aucun Sophisme ne dé-
 „truirait cette vérité ; mais quant à
 „ceux qui se disent ses disciples, le
 „monde refuse d'écouter les vrais,
 „il ne veut pas les connoître ; &
 „pour ceux qui ont eu la complai-
 „sance de se gêner, en vûe de lui
 „plaire, il les méprise par là même
 „qu'il lui ressemblent.

On peut demander, si l'idée des utilités que l'homme tire de l'univers, est entrée dans le plan de Dieu ? Si l'univers entier a été fait en vûe de l'homme ? Si ce dont il tire des utilités, n'a été fait que pour lui. Ce sont trois questions différentes qu'il faut démêler, sans quoi on affirmera ou on nierait trop.

Le raisonnement de Charron (Liv. III. de la Sag. Ch. XIV. §. 19.) par où il prétend prouver que *la Science & la Sagesse ne se rencontrent pas*, est précisément un Sophisme. Sous prétexte que le savoir peut être séparé de la prudence, il lui plaît de les regarder comme incompatibles, sans faire attention ni à la nature de la Science qui n'a pas été accompagnée de sagesse, ni à celle de la pru-

prudence qu'il trouve à propos d'ad-
 mirer dans des esprits peu éclairés.
 Les plus beaux & florissans Etats,
 Républiques, Empires, anciens & mo-
 dernes, ont été & sont gouvernés très-
 sagement en paix, & en guerre, sans
 aucune science. Rome les premiers cinq
 cens ans, qu'elle a fleuri en vertu &
 vaillance, étoit sans science, & si-tôt
 qu'elle a commencé à devenir sava-
 nte, elle a commencé de se corrompre,
 se troubler par guerres civiles & se
 ruiner. La plus belle police qui fut
 jamais, la Lacédémonienne bâtie par
 Lycurgue, qui a produit les plus grands
 personnages, n'avoit aucune profession
 des Lettres; c'étoit l'École de Vertu,
 de Sagesse, & s'est rendue victorieuse
 d'Athènes, la plus savante ville du
 monde, l'École de toutes Sciences, le
 domicile des Muses, le Magasin des
 Philosophes. Voilà des Anciens. Le plus
 grand & florissant Etat & Empire
 qui soit maintenant au monde, c'est
 celui du Grand Seigneur, lequel com-
 me le Lion de toute la terre, se fait
 craindre, redouter par tous les Prin-
 ces, & Monarques du monde: & en
 cet Etat il n'y a aucune profession de
 Science, ni école, ni permission de
 lire,

lire, enseigner en public, non pas même pour la religion. Qui conduit & fait même prospérer cet Etat? La sagesse, la prudence. Mais venons aux Etats, auxquels les Lettres & la Science sont en crédit. Qui les gouvernent? Ce ne sont point les Savans. Prenons pour exemple ce Royaume, auquel la Science & les Lettres ont été en plus grand honneur qu'en tout le reste du monde, & qui semble avoir succédé à Athènes: les principaux Officiers de cette Couronne, Connestable, Maréchaux, Admiraux, & puis les Secretaires d'Etat, qui expédient toutes les affaires, sont gens ordinairement du tout sans Lettres.

Il faut chercher les causes des disorders de la République Romaine dans les richesses & dans le luxe qui y entra, en même tems que les Sciences des Grecs; & si la fausse Philosophie des Pyrrhoniens & des Epicuriens n'avoit favorisé la licence que les grandes richesses avoient amené, cette République auroit encore pu se soutenir long-tems. Les Sciences n'ont point fait de tort aux Athéniens, ils se sont perdus par les factions, l'envie regnoit chez eux avant que les Sciences y eussent fait des
pro-



progrès. La barbarie, & la férocité qui l'accompagne a pû contribuer aux conquêtes des Turcs & servir par là à fonder leur Empire, mais l'expérience fait voir qu'elle n'est pas propre à le soutenir. Les grands hommes qui ont eu part au gouvernement de l'heureuse Monarchie dont il parle, avoient lieu de se féliciter de n'avoir pas gâté leur esprit par les fadaïses de l'École, auxquelles on donnoit en ce tems-là le nom de Science.

Il se trouve des Théologiens qui se plaignent de la Philosophie & qui en condamnent l'étude, parce, disent-ils, qu'on y prend un esprit de chicane & d'éloignement pour la simplicité. Ils donnent le nom de Philosophie à ce qui lui est le plus opposé: La simplicité des preuves fait une grande partie de leur élégance, & le but de la Philosophie c'est la tranquillité. Or il est évident que plus on l'aime, plus on a en horreur l'esprit de chicane.

Quand M. BAYLE dit (*Dict. Crit.* p. 212. Vol. I.) qu'affés souvent il est beaucoup plus facile d'être honnête homme, que de passer pour honnête.



nête homme, & qu'il n'y a point de conséquence nécessaire de l'une de ces deux choses à l'autre, par quelque bout que vous commenciez. Vous n'avez besoin pour être honnête homme, que de vaincre vos passions, mais pour le paroître il faut combattre les passions d'autrui, & en triompher. En raisonnant ainsi il tombe dans le sophisme, à *dicto secundum quid, ad dictum simpliciter*. Il prononce en général & absolument sur une difficulté qui n'a lieu qu'en quelques cas, & par rapport à quelques personnes mal intentionnées. Soyez véritablement honnête homme: & sans vous mettre en peine de la solliciter, vous obtiendrez l'estime des honnêtes gens qui aiment la Vertu, qui s'y rendent attentifs, & qui se plaisent à rendre justice au mérite. Le gros même des vicieux vous estimera, & se déclarera pour vous, il n'y aura que ceux, aux intérêts & à la vanité desquels votre mérite paroitra faire quelque obstacle qui entreprendront de le contester: Encore auront-ils bien de la peine à vous condamner intérieurement, & une preuve de cela, c'est qu'avec le

tems,



tems ; tout le monde fera justice ou à votre personne , ou à votre Mémoire.

VIII. Lors que l'on propose soi-même une question , on est maître de l'étendre & de la resserrer autant que l'on veut , & d'en fixer le sens comme l'on trouve à propos ; seulement faut-il bien prendre garde de ne s'écarter point , dans la déduction des preuves , du sens auquel on s'est fixé. Mais lors que l'on tombe en lisant un Auteur , sur une question qui ne se trouve pas établie avec assez de netteté , l'on demande quels sont les secours dont il faut s'aider , pour arriver à la juste intelligence de cette question , pour ne prendre point le change & ne s'en former pas une fausse idée ? Il peut arriver qu'un Auteur , d'ailleurs clair & judicieux , ait négligé d'établir scrupuleusement l'état d'une question qu'il traite , parce que , dans le tems où il écrivoit , ce soin auroit été superflu , le sens de la question se trouvant alors sans obscurité. Il faudra donc s'élever jusques à ce tems-là , s'y transporter en pensée , en étudier l'Histoire , & dès que l'on aura démêlé ce qui a donné

19.

Comment on vient à démêler dans un Auteur le vrai état d'une question.



né lieu à la question, on connoitra dans quelle vûe elle a été proposée, & quelle est précisément la vérité que l'on y cherche.

Dans les Auteurs modernes on trouve par-ci par-là, mille traits où l'on ne comprendroit rien, & qu'on pourroit regarder comme inutiles & interpreter tout à contresens, si on n'étoit pas instruit de mille circonstances auxquelles ils font allusion, & qui les ont fait naître.

Quand un Auteur est raisonnable, le sens & la force de ses preuves servent encore à développer l'état de la question qu'il traite, parce que ce que l'on veut prouver répond toujours exactement, chez un Esprit raisonnable, à la force des preuves dont il se sert.

Souvent encore ce que l'on n'a d'abord proposé qu'en passant, & avec trop peu d'étendue, pour mettre en son jour l'état de la question, la conclusion, & les conséquences que l'on tire d'une première conclusion, le rendent manifeste; car la conclusion n'est que la question même prouvée, & les nouvelles conséquences que l'on tire d'une conclusion

sion



sion sont cette conclusion même, présentée à l'Esprit dans son jour, dans sa force, & dans ses effets.

Quand on est assuré d'ailleurs qu'un Auteur n'a pensé que très-juste, on a un grand secours pour expliquer celles de ses expressions qui paroissent obscures & susceptibles d'un sens peu juste; car en ce cas, il est plus raisonnable de conclurre qu'il y a de l'embarras dans ses expressions que non pas de l'erreur dans ses idées.

S. Pierre insinuoit, qu'il falloit expliquer suivant cette maxime, les endroits de S. Paul *difficiles à entendre, que les ignorans détournent à leur propre perdition.* C'est ainsi qu'en supposant que S. Augustin n'a rien pensé que d'exactlyment vrai sur la matière de la Grace, l'Illustre Archevêque de Cambrai pose en fait que *si ce Saint Docteur paroissoit établir, même clairement, un Système scandaleux, il faudroit avoir recours aux explications les plus benignes pour ramener doucement son texte à un sens digne de lui.* 5. Lettre. Et dans la 10. *Si l'on ne pouvoit expliquer naturellement le texte de S. Augustin que dans un sens faux, il faudroit recourir aux explications*

20.

II. Pier.
III. 26.

Tome V.

Q

pli-



plications les plus benignes, il faudroit éviter de l'expliquer suivant la rigueur du sens litteral, il faudroit supposer qu'il auroit un peu exageré, par un excès de zèle, contre l'hérésie Pélagienne.

Je trouve un exemple d'un état de Question fort composée, mais exactement distribuée en ses parties, dans les observations de Mr. Gibert p. 337. Il s'agit de définir l'atticisme, c'est premièrement un dialecte, & une affaire grammaticale qui roule sur la flexion des mots.

C'est 2°. une manière de prononcer dont nous n'avons plus de connoissance, seulement comprenons-nous que l'arrangement des mots influoit sur la prononciation.

3°. Le Sel attique qui avoit deux parties, l'une qui ne se monroit que par intervalles, & qui consistoit dans les bons mots, portant avec eux un caractère d'homme d'esprit, d'honnête homme & d'homme d'honneur. L'autre le répandoit dans tout le discours, où règnoit le bon sens, la vivacité, les pensées neuves, intéressantes & toujours convenables au sujet.

L'at-



L'atticisme qui faisoit la perfection de l'Eloquence, consistoit dans chaque genre, à éviter tout mot impropre, inusité, bas, affecté, & toute pensée qui conduit à ces deffauts; Dans les matières composées, c'est dans l'analyse de leurs parties, que consiste leurs justes définitions.

On ne le croiroit jamais si on ne le voyoit, avec combien de chaleur, d'embrouillement & d'opiniâtreté, on a disputé autrefois si la Logique faisoit une *partie* de la Philosophie, ou si elle n'en étoit que *l'instrument*. Substitués à ces termes *Métaphoriques* un langage précis, la Question se reduira à savoir si un homme qui entreprend de cultiver sa Raison & celle des autres ne doit pas donner une partie de son tems à la Logique, digne par elle-même d'attention, & utile pour aller plus loin. On a de même disputé, si inventer les preuves étoit une habileté tirée de la Logique ou de la Réthorique. Vossius s'étend sur ces Controverses, & en donne le détail dans son ouvrage sur l'une & sur l'autre, qui mérite d'être lû, par son érudition vaste, exacte, & judicieuse pour ce tems-là.



Dès qu'on a bien posé l'Etat d'une question, & qu'on s'y rend bien attentif, on se garentit aisément de tirer des Conséquences trompeuses, par là même qu'elles seront universelles, au lieu d'être particulières. Il est facile d'appliquer cette remarque aux disputes tant agitées sur la préférence des Anciens, & sur l'égalité des modernes avec eux.

Je ne fai, si c'est seulement pour se divertir, que le P. Buffier assigne à la Logique la seconde opération, comme son unique fin. La première opération n'a pas besoin de règles, car elle n'est pas, dit-il, sujette à l'erreur. Mais elle y donne occasion, faute de bien assembler les idées de l'union desquelles résulte une perception Composée; Et comme le but de la Logique n'est pas seulement de nous munir contre le danger de l'erreur; mais de nous fournir des secours, pour nous avancer en connoissance, il faut qu'elle nous apprenne à rendre notre esprit fertile en idée, & à les ranger d'une manière qui nous éclaire, & qui en facilite les Comparaisons.

De plus, autre est, de juger qu'une
preu-



preuve est bonne, autre de la favoir chercher; autre est de bien conclure; autre de ranger un grand nombre de Conclusions dans un ordre qui en facilite le souvenir, & nous mette en état de les rappeler aisement dans notre esprit, & de les faire passer promptement dans celui des autres.

Mais, remplir toutes ces conditions est l'effet d'un bon jugement, donc il suffit d'apprendre à bien juger. Cet argument présente un Jeu de mots condamné par la Logique. Il est des propositions obscures, sur lesquelles la Logique fournit des règles pour les bien décider. Il est des arrangements douteux, à l'éclaircissement desquels, une partie de la Logique est destinée. Bien juger, loin d'être toujours un acte simple, il résulte le plus souvent de plusieurs autres.

Je raisonne pour parvenir à une conclusion vraie, une telle conclusion est un droit jugement. J'en tombe d'accord; mais pour parvenir à cette conclusion, il faut trouver de bonnes preuves & il faut les bien arranger. Une partie de la Logique, est destinée à fournir des secours nécessaires pour réussir à cet

Q 3

égard,



égard, & pour raisonner sûrement & promptement.

Ceux qui regardent l'art Sillogistique, comme le plus bel endroit de la Logique, sont dans une grande erreur. Cette prévention s'oppose à tous les autres fruits qu'on en peut tirer, & elle ne va pas moins qu'à gâter l'esprit, & le rendre incapable ni d'avancer dans les Sciences, ni de se faire goûter dans le Commerce du monde. Ce seroit une plaisante entreprise, de régler dans un Conseil, les opérations d'une campagne, ou la police d'une ville, en raisonnant en Sillogismes, & ce seroit un tribunal, à faire rire, que celui où les Avocats plaideroient, comme l'on dispute dans les Ecoles. On verroit alors manifestement que cet art si vanté, n'est que l'art d'embrouiller, plutôt que d'éclaircir, d'allonger plutôt que d'abrèger.

Fruits de ces soins.

IX. En travaillant à bien déterminer le sens & l'étendue d'une question, & à se former une idée bien précise de ce en quoi elle consiste, (condition très-essentielle pour la bien décider,) on se procure un autre avantage; car en travaillant ainsi à
l'es.



l'essentiel, on gagne pour acceffoire, de connoître l'importance de la question: si on ne la trouve pas importante & qu'elle ne paroisse d'aucune utilité, on lui refuse avec raison un tems trop précieux, pour le perdre à courir après ce qui n'est d'aucun usage. Mais si la question se trouve de poids, soit par elle-même, soit par ses suites, on redouble son attention pour la bien examiner. Il arrive encore souvent, sur tout lors que les questions ne roulent pas sur des sujets fort composés, qu'après les avoir bien déterminées, & avoir substitué la définition à la place du défini, elles se trouvent décidées, sans avoir besoin d'y répandre la lumière des preuves & du raisonnement.



CHAPITRE II.

De quelle manière on doit chercher les Argumens.

I. **L**ORS que ce secours, dont nous venons de parler, un des plus utiles que l'on puisse
 Q 4

23.
 Définition de
 l'argument.
 seil-ment.